

L'approche de la folie

Pierre Bertrand

Numéro 38, automne 1988

La folie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15150ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertrand, P. (1988). L'approche de la folie. *Moebius*, (38), 65–74.

L'APPROCHE DE LA FOLIE

PIERRE BERTRAND

La folie, en elle-même, est «absence d'oeuvre», et notamment absence de parole sur la folie. On ne peut parler adéquatement de ce qui est trop proche, de ce à l'intérieur de quoi on se trouve, et on ne peut parler non plus de ce qui est trop loin, de ce qui reste extérieur à nous. Pour parler de la folie, il faudrait être fous, mais les fous ne parlent pas de la folie. C'est la raison pour laquelle nous préférons parler de *l'approche* ou de *la menace* de la folie, de cet entre-deux, intervalle vertigineux entre santé et folie, où l'une et l'autre sont en rapport précisément par l'absence de rapport. Nous voudrions, à cet égard, prendre l'expérience de Hölderlin comme modèle.

Dans sa jeunesse et au début de sa maturité, Hölderlin est possédé par une passion illimitée pour la vie. Il voudrait se fondre avec la Nature, avec le Tout. Cette fusion ne peut se faire que sous la forme d'un embrasement. C'est le devenir-feu de Hölderlin. Comme Icare, il tente de rejoindre le soleil, il voudrait être lumière transparente resplendissant dans l'univers. Cette passion est désir d'immédiateté: abolir tous les obstacles, briser la séparation, perdre l'Ego... Il va très loin dans cette direction, jusqu'au point où il sent l'approche, la menace de la folie. Dans cette position risquée, dangereuse, il est assez lucide pour reculer. Et c'est alors qu'il admet, ou constate: «l'immédiat pris à la rigueur est pour les mortels impossible comme pour les immortels». Et ce qui lui apparaissait le désirable par excellence devient ce qu'il faut éviter à tout prix. Il ne s'agit plus de se fondre avec le dieu, ou les dieux, il faut se garder du feu. Les dieux se sont détournés, il faut faire comme eux, nous détourner des dieux. Ce mouvement de détournement est nécessaire pour conserver la santé. La seule manière d'être fidèle aux dieux, c'est de faire comme eux, de leur être infidèle. Les mortels et les immortels entrent ainsi en communication sous la forme de l'infidélité. Un hiatus, un vide doit désormais constituer le rapport essentiel des deux mondes.

Il faut plus particulièrement se garder de la tentation que nous offre le dernier dieu, à savoir le Christ: il ne faut pas

suivre le Christ dans sa disparition, ce qui signifierait pour le poète sombrer dans la folie, mais il s'agit plutôt de prendre le Christ à la lettre, faire comme il a fait, et nous détourner de lui, seule manière d'être chrétien. Alors que la fusion est du côté de la folie, la santé ne peut se maintenir que grâce à la séparation et la distance. Hölderlin explicite: «le dieu doit distinguer des mondes différents, conformément à sa nature, parce que la bonté céleste, eu égard à elle-même, doit rester sacrée, non mélangée. L'homme lui aussi, comme puissance connaissante, doit distinguer des mondes différents, parce que seule l'opposition des contraires rend possible la connaissance.» C'est au moment précisément où il sent le plus intensément le danger de perdre la raison que Hölderlin rejette loin de lui son désir de fusion, déclare inauthentique la passion de l'immédiateté, considère la Nature chérie du temps d'*Hypérion* comme une ennemie, et met de l'avant la nécessité d'établir des distinctions, de maintenir les distances, de marquer la séparation entre le visible et l'invisible, l'humide de la terre et le feu du ciel, en d'autres mots, entre la raison et la folie.

Peut-être y a-t-il quelque chose d'excessif dans ce recul par rapport aux espoirs de jeunesse, excès qui est à la mesure de celui de ces espoirs. Mais comme la folie est toujours affaire d'excès, peu importe la direction dans laquelle s'exerce cet excès, Hölderlin, au bout du compte, ne pourra éviter la folie entrevue et repoussée. Non pas qu'il sombrera par excès de raison, mais l'insistance qu'il avait mise, à la fin, sur la séparation établie par la raison, n'est que le symptôme de la force de l'attraction qu'il éprouvait pour les immortels se consumant dans le feu du ciel. Il ne pourra éviter de se brûler les ailes, de les rejoindre dans l'embrasement infini, ce dont témoigne un dernier poème écrit du temps de la folie: «Voudrais-je être une comète? Oui. Car elles ont la rapidité des oiseaux, elles fleurissent en feu et elles sont en pureté comme des enfants.» Ayant franchi la ligne d'horizon qui sépare la terre du ciel, il ne sent plus la folie comme une menace, mais baigné en elle, consumé en elle, il y trouve une étrange et trop placide sérénité. La sérénité de ce qui a perdu la torsion de la tension, et qui était tellement présente quand la folie ne faisait que s'approcher, que menacer.

Du côté de la santé pure, il y aurait la paix bovine de l'homme d'affaires, ou du politicien, de celui qui a la conscience aussi nette et claire qu'une névrose immaculée. Du côté de la folie pure, il y a absence, tombée de toute tension, qui est aussi la paix de la fleur dans le champ, fleur en feu dans le champ du ciel, ou innocence des petits enfants (vis-à-vis laquelle on n'a rien à redire, tant qu'elle reste celle des petits enfants, mais qui est débile, folle, quand elle est celle d'adultes). Dans la folie, toute tension tombe, et avec elle, toute

responsabilité, peut-être devient-on alors ce que voulait le Christ, «semblables à de petits enfants». Mais dans le hiatus, le vide sans commune mesure, sans communication, entre la folie et la santé, il y a multiplicité de tensions, de questions, comme un arc tendu parfois jusqu'à la limite de sa résistance. C'est dans cet entre-deux que tout se passe, en plein milieu que la vie trouve sa plus grande force et vitesse, *entre* la santé et la folie. La tension, la torsion et la distorsion de la tension sont le propre d'une santé qui vit dans l'approche et la menace de la folie, et qui connaît la vie comme s'il s'agissait d'un arc bandé, trop bandé, bien souvent insupportablement bandé, et alors la tentation est précisément celle de la folie, la détente excessive, la paix bovine, même traversée de traits, d'éclairs d'angoisse.

La folie, telle que nous la comprenons à partir de l'expérience de Hölderlin, provient paradoxalement d'un trop plein de vie, d'une impatience de vivre qui fait en sorte que le désir de fusion devient irrépressible. Ou bien la tension provoquée par l'approche de la folie devient trop vive, et ne peut plus être supportée. Il nous semble que ce fut le cas, également, pour Nietzsche qui, passant de masque en masque, de dépression en euphorie, ne put plus supporter dans son corps ces coups redoublés du hasard et de la nécessité. Et il sombra lui aussi.

Et pourtant, la santé, la Grande Santé dont parle Nietzsche, et à laquelle aspirait Hölderlin, celle qu'il ne suffit pas de posséder, mais qu'il faut risquer, remettre en jeu, pour une plus grande santé encore, si possible, exige que nous vivions dans le voisinage de la folie. La folie, ou du moins sa menace, l'approche de la folie, est nécessaire à la santé, une santé qui en vaille la peine et la joie. Non pas la santé de celui qui a réussi, forcément selon les normes du monde et de la mondanité, mais la santé de celui qui est pleinement vivant, qui va au bout de la vie, mais, si possible, sans s'y brûler les ailes au feu brûlant, dans lequel se consomment les dieux disparus.

Que pouvons-nous faire par rapport à quelqu'un qui s'est approché de manière aussi dangereuse de la ligne d'horizon? Non pas l'enfermer, non pas le déclarer fou, non pas le plaindre et verser sur lui des larmes de crocodile, mais comme le dit Artaud, qui savait de quoi il parlait (il parle du frère de Van Gogh, Théo): «il le croyait délirant, illuminé, halluciné, et s'évertuait, au lieu de le suivre dans son délire, de le calmer». *Le suivre dans son délire*, car ce délire, chez un fou de génie, est sans doute porteur d'une rationalité par-delà la raison, d'une sagesse par-delà le bon sens. C'est ce qui manque à tout fou, quelqu'un qui soit capable, parce qu'il serait situé lui aussi dans cet entre-deux, ce vide, cet hiatus, de le suivre dans son délire, et de faire de ce délire une nouvelle raison, de cette folie une inouïe sagesse.

La menace ou l'approche de la folie concerne d'abord et

avant tout celui qui est approché, menacé. Pour celui-ci importe avant tout de maintenir la tension, les multiples tensions, constitutives de sa vie. Là où il est rendu, il est trop loin, il peut reculer mais non revenir en arrière. Il a fait de la menace de la folie une alliée, encombrante sans doute mais essentielle à sa raison. Ce fut le cas de Nietzsche, de Hölderlin. Il lui faut trouver une troisième voie, entre la fusion et la séparation. Il lui faut sentir le monde, être présent au monde, en dépit de tous les échecs. Il lui faut parfois s'enfoncer dans le sommeil profond, pour sentir l'absence de distance, sans fusion, sans identification. Ou plus simplement, la perception silencieuse qui a lieu au cours d'une promenade, où les choses se déroulent autour de lui, comme une valse champêtre. Il a besoin du vide pour le plein qui le constitue, de l'interruption d'être pour la continuité de ce qui l'habite. L'amour est le doux nom de ce qui le maintient en vie, parfois. Mais l'amour au sens de D.H. Lawrence. Non pas, justement, l'amour comme fusion, qui est la mort ou la folie, indistinctement. Mais l'amour du fond de la distinction, de la séparation, de la distance.

D.H. Lawrence est sans doute celui qui a le mieux parlé de cette nécessité d'établir un tout nouveau rapport, avec la personne aimée autant qu'avec le monde, sans séparation et sans fusion. Il appelait ce rapport: «sympathie». Il ne s'agit pas d'embrasser les lépreux, car la meilleure façon d'exprimer sa sympathie vis-à-vis les lépreux consiste à demeurer loin d'eux: être fidèle sous la forme de l'infidélité. De même disait-il: la seule façon d'être sympathique à la syphilitique, c'est de demeurer loin d'elle, la distance et la séparation étant la seule forme de sympathie possible face à la syphilis. Rester loin de ce qui ne nous convient pas, seule façon de l'aimer envers et contre tout. Et non pas l'embrasser, l'embraser. Maintenir la séparation, la distance, là où celles-ci s'imposent. Comme le dit Hölderlin, vis-à-vis certaines instances, certains événements, certaines dénominations, on ne peut être fidèle qu'en se détournant; à certaines paroles, on ne peut répondre qu'en restant silencieux. Seule façon de demeurer dans cet entre-deux entre la santé et la folie, mais sans jamais absoudre la tension qui les lie de manière indéfectible.

Il n'y a finalement de lien que par l'absence de lien. La personne aimée, désirée, est toujours au loin, sans qu'il n'y ait aucun manque dans ce loin, dans cette distance: la distance, le loin est précisément ce qui est essentiel à la santé (alors que l'absence de cette distance serait mortifère, ou dans la mort ou dans la folie). Comme le dit Blanchot: «le désir qu'on peut appeler métaphysique est désir de ce qui ne nous manque pas, désir qui ne peut être satisfait et ne désire pas s'unir avec le désir». (1) Il s'agit là, sans doute, d'un bien étrange désir et d'un bien étrange rapport que celui qui ne

s'établit que par ce qui sépare, ne s'institue que par ce qui garde à distance. Un rapport qui doit comprendre en lui des espaces inconnus et inviolés, tels qu'en parle D.H. Lawrence quand il définit ce qu'il appelle une union vraiment parfaite: «Tout rapport doit avoir ses limites absolues, ses réserves absolues, essentielles pour préserver l'intégrité de l'âme de chacun. Une union vraiment parfaite est celle où chacun accepte qu'il y ait en l'autre de grands espaces inconnus» (2). Nous ne pouvons nous unir qu'à ce qui est loin, en tant même qu'il est loin. Il en est de même dans la vision, où la distance entre l'oeil et le vu est nécessaire à la transparence du visible. A l'inverse, on ne peut entrer en rapport avec ce qui est trop proche: on ne le voit pas, on ne veut pas le voir. Cette nécessité du lointain, de la distance, pour permettre le rêve, la liberté, est bien connue, de même que le caractère mortifère d'une trop grande proximité. Mais ce que nous disons ici s'apparente plutôt à une troisième voie: celle où il y a intimité et proximité, mais où la seule intimité et proximité est la distance, où il y a continuité, mais grâce à une discontinuité essentielle et constitutive, où il y a couple, mais à partir de la solitude et grâce à la solitude. Ce qui unit est un vide qui n'est même pas commun, mais dissymétrique, hétérogène et incommensurable: le vide d'un côté n'a rien à voir avec le vide de l'autre côté, c'est uniquement la distinction qui unit. Etrange rapport qui consiste en ce qu'il n'y a pas de rapport, en ce que l'incommensurable se fait mesure, et l'irrelation, rapport. Ce rapport est tel qu'il inclut l'absence de commune mesure, l'absence de dénominateur commun. Et pourtant, pour cette raison, le rapport est d'autant plus fort et intense. Précisément parce qu'il est basé sur la séparation, il est indestructible. Telle la sexualité entre les fleurs et les insectes, notamment entre la guêpe et l'orchidée: évolution parallèle de deux êtres qui n'ont rien à voir l'un avec l'autre, et qui sont, en cela, inexorablement liés. Le lointain est garant d'une intimité d'autant plus grande qu'elle est sans proximité.

C'est d'ailleurs ce même rapport qui unit santé et folie. L'une est nécessaire à l'autre, précisément parce qu'elles n'ont rien à voir l'une avec l'autre. Elles appartiennent à deux dimensions inconciliables. Quand l'une est, l'autre n'est pas; elles n'ont pas de contact, et c'est en cela que leur lien est indissoluble. Et c'est précisément cette tension irrésolue qui caractérise l'entre-deux entre l'une et l'autre. Entre-deux qui est le chemin qui ne mène nulle part de la Grande Santé nietzschéenne. Entre-deux qui n'est ni la santé ni la folie, mais la mise en question de la santé, et l'approche de la folie. Entre-deux qui est vide, coupure irrationnelle, ni la fin de la santé, ni le commencement de la folie, mais qui vaut pour lui-même, espace d'aléa et d'incertitude, d'indétermination relative, d'indécidabilité, de liberté, océan où aboutissent des

fleuves, nuage comme point de convergence de bras tendus à partir du sol, question ouverte et positivement insoluble.

Le lien est d'autant plus intime entre la santé et la folie qu'il n'y a, entre elles, aucun lien. C'est précisément l'écart absolu qui les unit, et qui fait en sorte, qu'au coeur de la santé, la folie ne cesse de menacer. Si la folie avait un lien avec la santé, il n'y aurait pas véritable menace, comme il n'y aurait pas véritable rapport entre elles, mais seulement lien du même avec le même. Le rapport doit se faire avec l'étrangeté. Il n'y a de rapport qu'avec le différent. La différence oblige le rapport à se faire par l'interruption et la rupture. Tel est sans doute le paradoxe du rapport: avoir besoin d'une absence fondamentale de rapport pour advenir. Au point que plus la différence est grande, plus l'écart infranchissable devient indissoluble: liées par leur limite extrême, incomparables, rien en effet ne peut plus détruire le rapport entre la santé et la folie. Nous sommes toujours dans l'approche ou la menace de la folie, et cela précisément en tant que santé et folie n'ont rien à voir l'une avec l'autre, ce qui fait que nous ne sommes ni sains, ni fous, mais dans l'espace de l'entre-deux, différent de l'une et de l'autre, lieu de l'écart et de la séparation entre l'une et l'autre, et qui est, par le fait même, lieu du lien indissoluble entre l'une et l'autre. «Quand l'absolu de la séparation s'est fait rapport, il n'est plus possible d'être séparé». (3)

La folie est ce qui, toujours, menace la santé mentale, ou la raison, ou le bon sens, comme la mort est ce qui menace la vie. La santé est aussi vulnérable et fragile que la vie. La folie est autant le dehors absolu que la mort. La folie comme la mort comportent un vide qui ne peut être rempli par la santé ou par la vie, un vide qui fait d'elles non pas exactement des réalités, mais plus justement *des riens* qui, parce qu'ils sont d'une nature tout autre que la santé et la vie, est fondamental, touchés, saisis, connus par la santé et la vie, par la parole et la raison. Ce vide cependant, au coeur de la santé et de la vie, est fondamental, au point que celles-ci sont incompréhensibles sans lui, et puisque lui-même est incompréhensible, santé et vie restent incompréhensibles avec ce vide. C'est le fond d'absurdité, fond sans fond, fond qui équivaut non à un fondement mais à un *effondrement* (avec la possibilité toujours présente d'un réel effondrement) — c'est le fond d'absurdité propre à tout sens, le fond de délire propre à toute raison, le fond de rêve propre à toute veille, le fond de nuit propre à tout soleil. C'est le volcan sur lequel repose tout équilibre. C'est la part d'inconnu en toute certitude, la part d'imprévu en tout projet, la part de non-contrôlé en toute maîtrise, la part de futur en toute temporalité, dans la mesure où le futur est le lieu d'où s'avance la création continuelle d'imprévisible nouveauté. Ce rien, ce vide, cet inconnu, ce désœuvrement, au milieu de l'être, du plein, de la connais-



sance, du travail, — la folie — est ce qui se trouve de l'autre côté des limites de la santé (comme la mort est de l'autre côté des limites de la vie). La folie est à la fois le plus lointain et le plus proche (comme la mort). Elle est un océan dans lequel baigne, nage et flotte la santé, tel un îlot, comme le rêve est partie de l'inconscient ou de l'imagination océanique dans laquelle baigne, flotte et nage le sens, la logique de la vie éveillée. La folie est ce lieu chaotique qui subsiste au fond de tout ordre et de tout cosmos, cet élément liquide et brûlant, toujours en mouvement, jamais en repos, qui bouillonne et brasse les éléments, comme le cœur de la terre sous l'écorce terrestre. La raison, la santé, la vie ont la solidité fragile de l'écorce terrestre. En cette fragilité se trouve notre force. Mais cette solidité et cet équilibre émanent du désordre et s'alimentent au désordre, comme le cosmos émane du chaos et s'alimente au chaos. Ainsi la santé et la raison émanent de la folie, du délire et du rêve, et s'alimentent à ceux-ci.

Ce qui est demandé à l'être humain, ce n'est pas de connaître la santé ou la folie, mais de se créer, grâce à la folie, une Grande santé, de même qu'il s'agit pour lui de mettre en oeuvre, grâce au délire, une rationalité plus ample, plus adéquate à la subtilité et à la complexité de la vie. Oui, nous avons besoin du rêve pour vivre éveillée, de la folie pour être logique et rationnel, de l'imagination pour entrer en contact avec la réalité. C'est pourquoi le défi qui se pose à l'être humain est de traverser toutes les dualités, de n'être fidèle à aucune, de simplement les utiliser, faute de mieux, mais de ne jamais s'y installer. C'est ainsi que nous avons besoin du malheur pour être heureux, de la souffrance pour éprouver une plus grande joie, de la mort pour ressentir toute la préciosité de la vie, de l'ivresse pour être sobre, de la folie, du rêve et du délire pour être plus fortement, plus vitalement rigoureux, logiques et rationnels. En fait, nous employons ces dualités faute de mieux. Car il s'agit de n'être ni rationnels, ni fous, ni heureux ni malheureux, ni haineux ni amoureux, mais autre chose, toujours sur une troisième voie qui ne préexiste jamais, qui n'est créée qu'au fur et à mesure qu'elle est parcourue.

Sans folie, la santé n'est rien. Comme sans mort, la vie n'est rien. Mais sans santé, la folie n'est rien. Comme sans vie, la mort n'est rien. La santé et la folie, en autant qu'elles nous concernent, consistent à écrire. Dans l'acte d'écrire, ne pouvons-nous pas être à la fois sain et fou, fou et sauf comme il nous convient. Ailleurs, nous sommes tendus, angoissés, pris d'une folle fébrilité ou d'une trop rationnelle agitation. Ailleurs, nous nous débattons comme un poisson hors de l'eau. L'écriture est notre asile, notre demeure. Tension intérieure presque constante. Extrême fragilité. Équilibre métastable. Seule l'écriture, alliée à la vie, est la voie de la Grande

santé. En même temps, dans la vie même, tout semble à certains moments pouvoir soudainement se retourner et dévoiler une face cachée, comme un secret très simple, révéler comme une vérité préalable à toute question, à toute énigme, à toute angoisse, comme une manière de prendre la vie qui résoudrait, avant même qu'ils se posent, les problèmes ordinaires de la vie. Et cela se passerait pourtant en dehors de l'écriture, même s'il n'y a que celle-ci pour en garder trace. Et pour en parler. Mais cette vision est comme immédiatement voilée, recouverte par le temps qui passe. Elle ne parvient pas réellement à se matérialiser. Fugitive, elle détient pourtant le secret, celui de la vie et de la mort, de la santé et de la folie. Mais un secret qui, jusqu'à maintenant, ne parvient pas à s'incarner. Alors que l'écriture au moins, elle, permet l'oubli, et est sa propre incarnation.

Le secret dit: Ne prends pas la vie si dramatiquement, il suffit que tu sois là, tout arrive à l'instant même, rien n'est dramatique tant que tu es là et que tu peux recevoir ce qui se présente, tu peux le prendre à rebours et dédramatiser sur place tout ce qui t'énerve, t'agite, comme tu pourrais le faire dès maintenant vis-à-vis cette fébrilité qui te possède, ce temps qui passe trop vite à ton goût, qui passe pour rien, absurdement. Tu pourrais agir, réagir autrement devant ce qui t'angoisse et qui s'en vient. Mais tu pourrais déjà agir et réagir autrement dès maintenant, et tu ne le fais pas, tu ne le peux pas, voilà pourquoi je reste un secret de polichinelle sans doute, mais tout de même bien gardé. Et tu n'as plus que l'écriture pour te sauver (temporairement).

Celui qui n'est pas fou ou qui n'est pas sain dit: je suis troublé, je suis agité, je suis nerveux, je ne tiens pas en place, je ne sais pas vivre, et ce n'est même pas le «Je» qui est en jeu, en question, c'est quelque chose qui se déroule sans que «je» n'y aie aucune place, aucun rôle, aucune responsabilité, comme quelque chose qui existe avant le Je, qui existe en lui, qui le possède. Rares moments de calme, de paix. Ce n'est pas la folie, ce n'est pas la santé. Comme Antonin Artaud n'a cessé de le dire: je ne peux rien dire, je ne peux rien faire, je ne parviens pas à écrire. Et précisément, en disant qu'il ne peut pas écrire, il écrit, fait une oeuvre, unique, très forte et très directe, qui n'est pas de la littérature, c'est-à-dire qui n'est pas de la cochonnerie (dixit Artaud). En disant qu'il est fou, il devient sain, ce qui ne l'empêche pas de devenir fou, mais tout cela se trouve sur le chemin raboteux, cahoteux de la Grande santé. Chemin, finalement, qui mène à la mort, comme tous les chemins qui ne mènent nulle part.

Cette situation, mi-chair mi-poisson, est celle de tous les héros de la vie et du roman: Ulysse, Lancelot, Perceval, Don Quichotte, Joseph K., Molloy, Louis-Ferdinand, le Consul, Henry-Valentine Miller... Toujours un chevalier perdu, errant,



qui ne sait pas, qui a oublié, qui ne sait ni d'où il vient ni où il va, qui ne maîtrise à peu près rien de ce qui lui arrive autant de l'intérieur que de l'extérieur, qui ne connaît pas les règles du jeu, qui est toujours un floué, un raté (tous les génies sont des ratés), qui tâtonne, souffre et désespère, qui est traité comme un moins que rien, et qui se traite lui-même avec sévérité... Tous les héros habitent cet espace de l'entre-deux entre santé et folie. Cependant, la découverte que les héros et les génies sont des ratés fait aussi partie du secret qui rend la vie infiniment innocente, et qui garde de la folie. A tout le moins, même dans le pire des cas, on est bien entouré.

Tension continue, agitation sur place, extrême fatigue, insatisfaction perpétuelle, hypersensibilité, irascibilité, la santé est de maintenir la tension, aussi violente puisse-t-elle être, et la folie consiste en un relâchement de la tension (de l'attention). La corde se tend jusqu'à la limite du supportable. Et elle se rompt devant l'insupportable. Nous ne savons pas d'avance ce dont nous sommes capables. Et voilà qu'à la suite d'un événement, externe et interne, la tension peut devenir trop grande, et la corde mince de l'équilibre se rompre. C'est ce qui arriva à Hölderlin, Artaud, Nietzsche, Van Gogh, Gauthier, et à tant d'autres. La machine s'emballe, les phases maniaque-dépressives se rapprochent et se radicalisent, l'être devient comme le flux et le reflux de la mer, avec sur eux aussi peu de contrôle, une folle énergie est dépensée dans ce va-et-vient entre les contraires, le corps, le cerveau ne peuvent plus supporter la tension, ils craquent. L'élément solide retourne à la mer, les cadres nouvellement construits de la rationalité se fondent dans le feu du délire, l'état de veille est submergé par le rêve, le chaos fait irruption dans le fragile cosmos, telle une éruption volcanique. L'absence d'œuvre reprend ses droits sur l'œuvre, le silence sur la parole, la mort sur la vie.

La folie n'est d'ailleurs pas nécessairement tout d'une pièce. Elle peut effectuer au milieu de la santé mentale une percée par le rêve, comme le sommeil est une percée dans la veille, comme une rupture au sein de la continuité, ou encore elle peut effectuer une percée par le cri, un cri de mort, ou à l'injustice, un cri qui s'adresse à l'insupportable, qui convoque celui-ci et lutte avec lui dans un bruyant corps-à-corps. Autant de manifestations parcellaires et microscopiques de la folie, qui en même temps négocient celle-ci, la laissent sur le seuil, l'empêchent de tout submerger. Il faut en effet pouvoir être fou, pouvoir laisser s'exprimer la folie, lui aménager une place, ne serait-ce que pour ne pas devenir fou. Toujours l'espace de l'entre-deux (4).

NOTES:

1. Maurice Blanchot, *L'entretien infini*, Gallimard, 1969, p. 76.

2. D.H. Lawrence, *Etudes sur la littérature classique américaine*, Seuil, 1948, p. 180. Lawrence ajoute: «Deux êtres ne peuvent se rencontrer (consciemment tout au moins) que sur certains points. Si ces deux êtres peuvent être ensemble assez souvent et que la présence de l'un soit une sorte de point d'équilibre pour l'autre, c'est là le fondement d'une union parfaite. Ensemble, mais avec aussi de véritables divergences.»
3. Maurice Blanchot, *op. cit.*, p. 287.
4. Pour la rédaction de ce texte, nous nous sommes principalement servi des oeuvres suivantes. De Blanchot, «L'itinéraire de Hölderlin» dans *L'espace littéraire*, Gallimard, coll. Idées, no 155, 1955, p. 367 à 379, et *L'entretien infini*, *op. cit.* De Artaud, «Van Gogh le suicidé de la société», dans *Oeuvres complètes*, Gallimard, 1974. De Van Gogh, *Lettres à son frère Théo*, Grasset, 1937. De Lawrence, «Hermann Melville, ou l'impossible retour», «Le *Moby Dick* d'Hermann Melville», «Whitman», dans *Etudes sur la littérature classique américaine*, *op. cit.*, p. 165 à 218. On consultera également: Karl Jaspers, *Strindberg et Van Gogh*, *Swedenborg-Hölderlin*, Etude psychiatrique comparative, Les éditions de Minuit, 1953. Stefan Zweig, *Le combat avec le démon: Kleist, Hölderlin, Nietzsche*, Pierre Belfond, 1983.

